

Aurélien Boivin, Réjane Bougé

Yvon Paré

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2014). Review of [Aurélien Boivin, Réjane Bougé]. *Lettres québécoises*, (154), 36–37.



AURÉLIEN BOIVIN

Contes, légendes et récits de l'île de Montréal**Tome 2, Montréal : une ville imaginée**

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, coll. « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2013, 898 p., 74,95 \$.

Montréal dans la vie littéraire du Québec

Aurélien Boivin présente le tome 2 de *Contes, légendes et récits de l'île de Montréal*. Le premier volet a paru en mars 2013. Une œuvre fascinante, imposante par son ampleur, une plongée dans l'imaginaire et le réel d'une ville qui donne le pas au Québec depuis fort longtemps.

Le premier jalon, une brique tout aussi impressionnante de près de 900 pages, présentait les récits fondateurs, des mythes et des textes historiques qui touchaient directement le territoire de l'île de Montréal. Si certains constats pouvaient étonner alors, comme l'impossibilité de trouver des légendes qui s'incarneraient à Montréal, le second tome nous réserve de belles surprises et soulève aussi certaines questions.

La ville donc, la réelle, la physique, celle des hommes et des femmes qui y vivent, tentent de s'y épanouir et de se l'approprier.

Ce deuxième tome est essentiellement consacré aux récits dits réalistes, c'est-à-dire qui, s'ils se déroulent comme les textes du premier tome dans la ville ou dans l'île de Montréal, ne laissent aucune empreinte ni au surnaturel, ni au merveilleux, ni au fantastique, ni à la science-fiction ou à l'anticipation. Les récits réalistes se rapportent à un monde du quotidien dans lequel tout événement s'explique par les lois de la raison. (p. XVI)

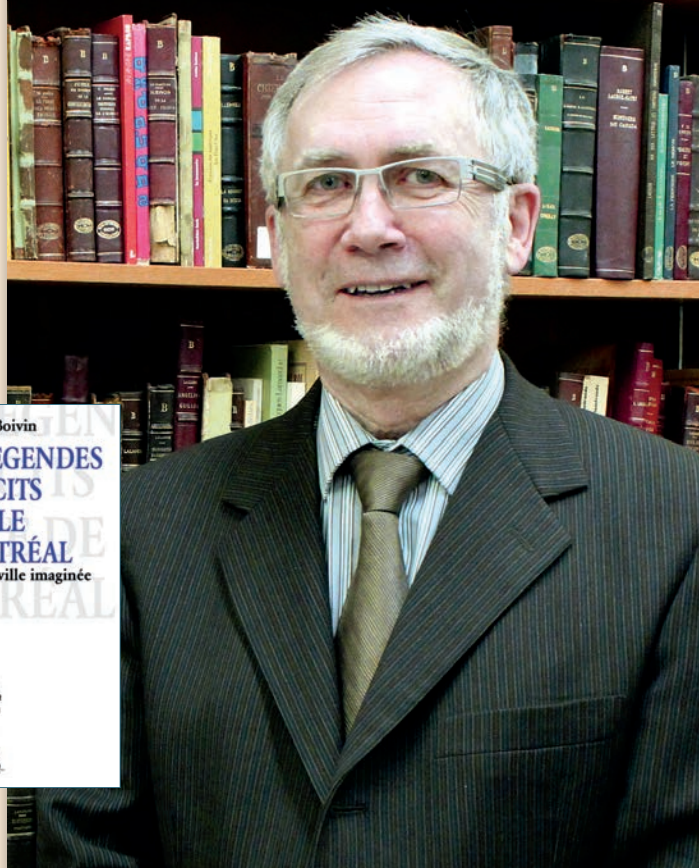
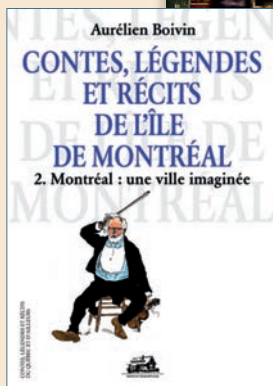
Le lecteur a la chance de découvrir des nouvelles policières, réalistes et des extraits de romans. Le tout se déploie dans un nombre impressionnant de textes. Quatre-vingt-douze extraits par quatre-vingts écrivains différents. Il resterait assez de matière pour constituer un troisième volet. C'est dire la richesse de ce corpus littéraire unique et singulier. Les deux publications cumulent plus de 1800 pages.

Centre

Montréal occupe une place essentielle dans la vie économique, sociale et politique du Québec en plus de regrouper la moitié de sa population, si on englobe les villes environnantes. Voilà qui peut expliquer l'abondance des textes. La littérature suit toujours le politique et la démographie même si dans les romans et les récits, il n'y a pas si longtemps au Québec, les écrivains tournaient le dos à la ville, ce lieu où le diable avait ses aises. Montréal a su prendre sa revanche envers et contre tous, particulièrement sur l'Église.

Aurélien Boivin a encore une fois pu dégager des particularités.

Il est toutefois un constat certes étonnant, du moins pour moi, peu importe la catégorie des récits sélectionnés dans



AURÉLIEN BOIVIN

l'un ou l'autre tome : rares sont les écrivains qui se sont attachés à décrire Montréal, un quartier ou une rue, avec ses caractéristiques ou ses habitants. (p. XXXVI)

Pas de descriptions des rues, des maisons et quasi-absence des communautés ethniques. Comme quoi chaque groupe culturel occupe des lieux délimités sans avoir de contacts véritables avec les autres.

Yves Beauchemin et Gabrielle Roy échappent heureusement à ce constat. Les extraits de *Bonheur d'occasion* collent à la géographie de Montréal de façon particulière. La montagne où vivent les riches et les possédants faits contrepoids à Saint-Henri où s'entassent les démunis et les travailleurs. La mouvance de la ville avec ses classes sociales est particulièrement présente dans les extraits choisis par M. Boivin. Un souci environnemental et architectural fort intéressant chez Yves Beauchemin. Un point de vue plutôt rare dans ce florilège.

C'est Montréal qui m'a fait découvrir que je suis Québécois, pour le meilleur et pour le pire. C'est ici que j'ai appris ma condition, devant les affiches unilingues anglaises, dans les manifestations et les assemblées politiques, ou tout simplement en écoutant les passants, mes voisins de métro, les serveuses, le dépanneur du coin, les chauffeurs de taxi de bonne humeur ou pas, les enfants avec leurs fusils de cow-boy, leurs bicycles, leurs cordes à danser, leurs mots salés, leurs sourires à couper le souffle. (p. 134, 135)

Le lecteur voyage ainsi du début des années 1800 jusqu'à l'époque contemporaine. Ce qui permet de voir l'évolution des moyens de transport, les transformations de la ville qui rejoint peu à peu la modernité des grandes agglomérations d'Amérique.

Corpus

Il en ressort, peu importe les genres ou les auteurs, que les hommes et les femmes qui retiennent l'attention ici ont souvent du mal à transcender leur quotidien. La présence des riches est évoquée sans pour

autant qu'ils deviennent des personnages marquants, sauf dans une nouvelle de Harry Bernard. *Le professeur d'italien* met en scène un faux aristocrate qui manipule une société bourgeoise qui aimerait se donner des lettres de noblesse.

Les guerres, la maladie, le travail répétitif et peu valorisant, les épreuves quotidiennes retiennent l'attention. On louange rarement la réussite matérielle et les prosateurs ne s'aventurent jamais dans le monde des affaires ou de la politique. Certainement une conséquence de la pensée sociale et religieuse de l'Église si dominante avant les années 1970. Les originaux payaient alors cher leurs incartades. Pensons à Rodolphe Girard.

Cette œuvre toutefois, malgré le talent qu'elle décelait, n'eut pas l'heur de plaire à l'archevêque Bruchési qui, non seule-

ment la condamna et en interdit la lecture, mais fit perdre au jeune écrivain l'emploi de reporter qu'il occupait à La Presse. Tout désespéré, Rodolphe Girard, marié et père d'un enfant, alla frapper à la porte du Canada dont Godefroi Langlois était rédacteur en chef. (p. 235)

Aurélien Boivin a fait un travail colossal avec son équipe pour cerner ce lieu dans ses différentes époques. Des textes qui témoignent du glissement lent et certain de Montréal vers la ville colorée et multiethnique où toutes les ethnies du monde se croisent dans le métro.

« Un ouvrage indispensable » que j'écrivais pour le premier volet de cette aventure. C'est toujours le cas. Plus, une entreprise nécessaire.

☆☆☆ ½

RÉJANE BOUGÉ

Bruits et gestes perdus

Québec, L'instant même, 2013, 130 p., 17,95 \$.

La vie s'accroche à tous les bruits

Réjane Bougé, dans *Bruits et gestes perdus*, reconstitue la vie et les gestes de son compagnon disparu trop tôt. Un travail précis, archéologique presque, qui trace un portrait touchant de Jean-Marie Poupart. Jamais il n'est nommé, mais c'est bien l'écrivain que l'on découvre dans ces tableaux.

Jean-Marie Poupart est décédé en 2004 et pourtant il est là, vivant, toujours dans l'esprit de Réjane Bougé. Une quarantaine de tableaux, de courtes scènes pour le garder vivant, présent dans chacun des moments de sa vie.

Depuis ton départ, elle n'en finit plus de creuser dans les épaisseurs de silence que tu laisses derrière toi. Et la voilà à déterrer le plus de bruits possible. Puis, pour se reconforter, un à un, lentement, elle les déplie. (p. 9)

Sa façon de se raser, sa manière de repasser une chemise ou de marcher sous la pluie dans son grand imperméable. Son rituel singulier quand il dégagait les marches de l'escalier après une tempête de neige, son exubérance dans la cuisine et sa passion pour les mots et les dictionnaires. Une reconstitution minutieuse, précise comme un travail d'enluminure.

Réjane Bougé retrouve ainsi des moments de partage, une présence, ce qui fait la vie. C'était un temps autre, elle était peut-être aussi une femme différente. C'était avant la maladie, la fin, le grand vide. Voilà pourquoi le *je*, peut-être, cède la place à *elle*.

Les morts squattent le corps des vivants qui continuent de les aimer. Et c'est avec brusquerie et trivialité que, parfois, ils se rappellent à eux. (p. 36)

Tous les bruits que nous faisons en respirant, en bougeant, en écrivant, en feuilletant un dictionnaire ou en caressant un chat. Les odeurs aussi, celles de la peau, de ses vêtements, sa passion pour les mots qu'il traquait, son métier d'écrivain et d'enseignant. Et après, l'absence, le silence terrible de la mort qui aspire tout.



RÉJANE BOUGÉ

Bien sûr, il y a l'odeur de ton peignoir dans laquelle elle s'enfouit pour se reconforter pendant des mois. Mais il faut dire que ce sont tes chaussures et tes gants qui, gardant l'empreinte de ton corps, continuent à parler de toi avec le plus d'intensité après ta disparition. (p. 33, 34)

Réjane Bougé l'entend rire, lire, le voit marcher dans la rue à grands pas; le retrouve sur son lit d'hôpital où il continue de prendre des notes et à remplir des fiches. Un amant des mots et des phrases qu'il ne cessait de polir. Les livres qu'il abandonnait souvent après quelques pages de lecture, les notes — ses traces de lecteur jamais satisfait —, ou encore les corrections qu'il suggérait quand il se penchait sur un manuscrit. Respiration, soupirs jusqu'à la rupture, le dernier jour.

Aujourd'hui encore, il lui arrive de ne pas bouger, tout en étouffant les bruits ambiants. Régulièrement, elle fait ainsi la morte. Comme si le silence et l'immobilité pouvaient lui permettre non pas d'arrêter le temps ou de le ralentir, mais d'enfin découvrir le repli où tu te terres depuis le jour de ta disparition. Tu sais, n'est-ce pas, que tout ce qu'elle veut, elle, c'est te garder? (p. 125)

Réjane Bougé effectue ici une sorte de pèlerinage amoureux où elle retrouve son compagnon par la mémoire et l'évocation. Particulièrement touchant. Surtout, elle démontre une attention étonnante à l'autre. Un livre inhabituel et émouvant.